

BERNARD—Papa, je ne reste pas inactif, mais je ne fais rien.

LE PÈRE—Je crois que tu ne me comprends pas. Je ne veux pas dire si tu fais quelque chose de mal, mais je te demande si tu fais beaucoup de travail. Réponds-moi sans crainte, et dis-moi clairement ce que tu fais à l'école.

BERNARD—Papa, j'attends qu'on sorte.

LE PÈRE—Mon cher ami, si tu continues d'attendre cela, je vais te faire retenir tout le jour.

Bernard pleura, la maman traita son mari de barbare, ne se plaisant qu'à voir couler les larmes de ses enfants.

—Le petit, dit la mère, est jeune, et il en fait des siennes.

LE PÈRE—Tu veux dire qu'il en fait des tiennes.

LA MÈRE—Tu crois alors que je n'ai rien à souffrir de toi ?

LE PÈRE—Eh bien ! le petit en fait des nôtres, et laissez moi en paix.

Bernard avait déjà séché ses larmes, et sautait avec ses camarades.

PAUL CALMET.

Armissan (France)

NOS DÉCORÉS

Le silence s'est fait déjà sur les fêtes hospitalières données à Tournou, et voici nos vaillants soldats du Pape rentrés dans l'ombre pour un temps encore.

Pour un temps encore, nous ne reverrons plus le commode, gracieux, élégant uniforme et toutes ces figures qui, sous le képi, reflètent quelque chose de glorieux vraiment, et semblent se piquer d'honneur.

J'ai examiné attentivement ce groupe de braves, offert au public par le MONDE ILLUSTRÉ, il y a quelques semaines. Parmi tout cet ensemble de traits plus ou moins bien dessinés—vu les difficultés que présente toujours pour l'artiste ce genre de travail en plein air,—j'ai bien vite reconnu un visage que, souvent, autrefois, j'ai vu sombre, brusque, bourru, mais que j'aimais ainsi.

Que de souvenirs sont alors passés entre la gravure et mon regard !...

Le soir, j'ai pris, sur un rayon de ma bibliothèque, un vieux volume sans titre, sans nom d'auteur, parce que la page du texte en est depuis longtemps détachée ; et fièrement, sans reprendre haleine, je l'ai parcouru de la première page à la dernière.

J'ai voulu remettre dans ma mémoire les différents incidents qui ont donné naissance à ce généreux mouvement chez les jeunes de 1868 ; relire lentement encore tous leurs noms, les suivre à travers leur voyage, les voir acclamés partout, durant le trajet, par des foules transportées et émuees ; m'arrêter aussi aux diverses étapes de leur campagne, sentir avec eux les douceurs de la protection toute spéciale et particulière que leur a accordée l'immortel Pie IX : toutes choses recueillies et habilement racontées par un vif talent de maître.

Je n'ai pas l'intention d'essayer de mon propre style pour chanter aussi les louanges des zélés pontificaux canadiens : tout ce que j'en pourrais écrire resterait bien au-dessous et de mes impressions et de mes sentiments. D'ailleurs, du savant prédicateur à l'éminent publiciste, chacun a su lever par des notes puissantes, des paroles profondément sensibles, lors de la remise de cette décoration papale, l'enthousiasme encore vivace de ces années 1868-1871, la sympathie encore toute chaude que se sont attachées, alors, de tous côtés, ces défenseurs de la plus noble des causes.

Mais il appartient peut-être, à une plume de femme de dire sur ce dernier événement du 18 août un dernier mot, de répéter, avec une légère variante, en admirant le bronze ornant la poitrine de nos nobles croisés :

"Salut, honneur à la troupe de braves
"Qui des saints lieux a gardé le rempart !"

HERMANCE.

LA LANGUE FRANÇAISE

Alphonse Daudet avait reproché au jeune poète russe, C. Hulewicz, de ne pas écrire ses œuvres dans sa langue natale. Voici la réponse—inédite—de l'auteur de *Passionnel* et de *Suprême folie* :

A ALPHONSE DAUDET

Si j'écris le français,—et je l'écris bien mal,—
C'est qu'on l'a ciselé d'azur et de cristal.
Si j'écris le français, c'est qu'il est pur et tendre,
Et que sans le savoir le cœur peut le comprendre.
Il est subtil et clair, et plein de mots brûlants,
Si j'aime le français, c'est qu'il parle à mon âme,
Que je m'y sens à l'aise, et que seul il est femme.

Si j'écris le français,—et je l'écris bien mal,—
C'est pour vous dire, à vous, ô maître sans égal,
Que j'aime éperdument votre œuvre de génie
Et de votre talent la souplesse infinie.
Si je lis le français, ô sublime écrivain,
C'est que j'y crois trouver mon idéal divin ;
Et ce vers héroïque exprime ma croyance :
"Chacun a deux pays : sa patrie et la France !"

Venant à la même heure que les fêtes de Cronstadt, ces vers prennent une signification particulière. Tout Français doit en être heureux.

J.-A. C.

LE RETOUR DE L'HIVER

Tu es homme aujourd'hui, et voilà l'hiver.

On en était aux derniers jours de novembre, et la famille réunie autour du foyer écoutait avec un religieux silence le vent siffler dans la forêt et la pluie glacée battre les vitres.

En entendant les paroles du père, Paul, l'aîné de la famille, comprit qu'il venait d'avoir quinze ans ; que la récolte n'avait pas été bonne, que le pain manquerait peut-être pendant l'hiver et que l'on ne serait pas fâché d'avoir une bouche de moins à nourrir.

—C'est bien, dit-il, je partirai.

Il partit en effet le lendemain, le cœur gros en voyant pleurer sa mère qui voulait cacher ses larmes et n'y réussissait pas. Il tourna plusieurs fois la tête du côté de la chaumière, qui disparaissait peu à peu dans le lointain.

Paul n'avait jamais couché sous un toit étranger ; il avait reçu chaque soir les caresses de sa mère, et s'était agenouillé chaque dimanche dans la petite église de son village. Maintenant...

Du village à la grande ville, la route fut longue et pénible ; les chemins étaient durs, la brise froide. L'écu blanc, que la mère avait glissé dans le gousset de son habit, fut bientôt dépensé.

Paul arriva enfin. Cette ville superbe qu'il avait entrevue tant de fois dans ses rêves, lui apparut plus belle et plus resplendissante encore. Pendant plusieurs heures, il prit un plaisir extrême à parcourir les rues, s'arrêtant devant les riches vitrines des magasins, contemplant avec un œil de convoitise les mets succulents étalés dans les boutiques des charcutiers. Il s'aperçut alors qu'il avait faim, et il pensa tout à coup qu'il n'avait plus d'argent.

—Peu importe, se dit-il, ces gens-là sont riches, ils me donneront à manger, et il entra résolument dans la boutique.

On lui répondit :

—On ne fait pas la charité à un homme, travaille.

—C'est vrai, dit-il, je suis un homme, mais j'ai faim.

Partout la même réponse, partout on lui disait : travaille, et cependant on lui refusait de l'ouvrage.

Pauvre Paul, comme il regrettait le foyer, le souper du soir, le bon feu de la cheminée, et, en voyant défiler les riches équipages, en entendant les chants des heureux du monde, il se disait :

—La neige tombe, voilà la nuit, et je n'ai pas mangé depuis hier, et je vais mourir de froid.

—La charité, s'il vous plaît, j'ai froid, j'ai faim.

Un somptueux équipage passait en ce moment ; la voiture s'arrêta, et une petite tête blonde en sortit, criant :

—Il a froid, il a faim, et c'est ma fête aujourd'hui, tiens papa, amène-le avec nous, on lui don-

nera un bon souper, c'est ma fête, vois-tu... viens, viens mon petit ami.

Elle tendit la main à Paul qui, sans rien comprendre, sauta dans la voiture.

Paul n'y comprend plus rien ; depuis trois jours il vit dans cette maison, somptueuse demeure d'un riche. La fièvre le dévore, la faiblesse le retient au lit, mais à chaque demi-heure la petite fille à la tête blonde lui apporte des bonbons, vient lui dire bonjour, et ne part jamais sans l'embrasser.

—Nous le garderons, cet enfant, dit à chaque instant la petite Lucie à son père. Vois comme il est beau, il a les yeux si tristes... il a les cheveux blonds comme moi, allons, dis, petit père.

Et le père de répondre :

—C'est bien !

* *

Sept ans se sont écoulés. Paul est devenu un homme véritablement, Lucie est une grande fille. Lucie depuis quelques jours dit : "monsieur Paul," lui, dit : "mademoiselle Lucie."

Pauvre Paul ! Elle est riche, il est pauvre ; elle appartient à une grande famille, il est fils de pauvres paysans ; il l'aime, mais elle...

C'était encore un soir nuageux et pluvieux de l'automne.

—Je pars demain, pour la France, dit Lucie.

Et comme les larmes coulaient des yeux de son frère elle ajouta :

—Ne pleure pas, je reviendrai dans quatre ans.

Quand le grand bateau emmenant la petite sœur s'éloigna du rivage, quand la grande voile blanche eut disparu dans le lointain, Paul, toujours debout sur la rive, se frappa la poitrine en murmurant :

—Je suis homme et voilà l'hiver.

* *

L'hiver ! C'est la fin de nos illusions et l'écroulement de nos châteaux en Espagne. C'est la fleur qui se fane, l'espoir qui s'envole, le cœur qui se déchire. L'hiver, c'est le vent qui mugit dans la forêt, qui chasse les feuilles des arbres, qui fait trembler le viellard. L'hiver ! c'est l'effroi du malade, la terreur des malheureux. C'est l'absence de ceux qu'on aime, de ceux qui nous quittent. C'est la trahison d'un ami, un sourire perfide, un retour sur le passé. C'est l'homme qui contemple ses cheveux blancs, qui regarde les rides se creuser sur sa figure, les forces l'abandonner.

L'hiver, c'est le départ ! Et en la voyant partir, elle, celle que l'on aime, qui occupe notre sommeil, qui fait le sujet de nos rêves, on pleure et on se dit : "Qu'importe la durée de l'absence, qu'importe le retour, si mon cœur reçoit une blessure incurable qui saignera toujours ! Qu'importe le retour si la vie s'est éteinte dans mon âme, sans espoir de guérison !"

N'a-t-on pas vu souvent, dans le désert, des hommes prier le ciel de leur envoyer quelques gouttes d'eau et se laisser mourir de soif au bruit du clapotement de l'eau dans les rochers ?

N'a-t-on pas vu des aventuriers parcourir le désert, souffrant de la faim et des privations de tout genre, pour amasser un peu d'or et se laisser mourir auprès des placers ?

Ils avaient trop souffert, et en face du bonheur qui leur avait coûté tant de larmes et tant de sacrifice, ils se laissaient mourir !

Pauvre Paul, Lucie reviendra un jour, mais ton cœur est brisé. Il ne sera plus temps. Tu chantaes autrefois :

"La voir.....
C'est la lumière et c'est la flamme,
Mais son absence c'est la nuit."

La nuit ! l'hiver !
Ne pleure pas.

Mathias Pelissier